

L'identité culturelle en construction. Quelques outils conceptuels, par Alain Létourneau

Cette intervention va surtout développer deux idées : nous devons mieux réfléchir sur les composantes d'une identité québécoise en construction et en évolution depuis plusieurs siècles, si nous voulons proposer une éducation à la citoyenneté basée sur l'histoire et l'expérience concrète des peuples d'ici, et non sur des abstractions; et nous devons aussi nous arrêter sur ce que nous pourrions appeler une philosophie de la constitution culturelle de la vie humaine que j'appelle la culturalité. C'est pourquoi nous en viendrons à discuter en termes d'interculturalité, de transculturalité et même de pluriculturalité si nous voulons éviter les communautés fermées du multiculturalisme, ceci pour rendre possible la construction de l'identité culturelle et sociale commune avec tous ceux et celles qui veulent bien y contribuer. L'identité commune est en train de se faire, on a tort de la croire arrêtée. Elle se construit dans tous les lieux du Québec d'aujourd'hui. Bien qu'elle ait déjà certaines caractéristiques elle n'est pas figée dans la glace d'un éternel hiver. Si cette construction s'opère dans l'éducation, elle devrait intervenir aussi en augmentant les transactions et les échanges entre personnes et entre acteurs, ce qui présupposerait de consacrer beaucoup plus de ressources que nous ne le faisons aujourd'hui à de tels espaces de communication relationnelle. C'est seulement dans un tel espace que les valeurs déjà communes pourraient le devenir davantage, et non en usant de la contrainte ou du décret. Seule une pensée magique s' imagine qu'il suffit de faire des lois pour que les gens s'y conforment.¹

Introduction : notre pluralisme de fait

Nous avons connu autrefois une plus grande homogénéité culturelle que celle que nous connaissons maintenant; nous savons bien que le pluralisme culturel était mieux connu et plus répandu dans le milieu anglo-saxon; pour ce qui est des franco-québécois, c'est une transformation fondamentale du tissu même de la société, et par conséquent aussi des destinataires de l'éducation qui s'est opérée depuis quelques décennies. C'est vrai surtout dans les grands centres, mais le phénomène touche tous les coins du Québec.

¹ Jacques Lenoble, Marc Maeschalck, *Toward a Theory of Governance*. The action of Norms. Kluwer International, La Haye (Pays-Bas), 2003.

L'Estrie a la chance d'avoir pas mal de nouveaux arrivants, je ne puis faire le bilan de ses réussites ou échec en intégration, en tout cas nous sommes heureux d'être partie prenante de ce défi collectif. Non seulement y'a-t-il eu au Québec le développement de ce pluralisme de fait, mais il y a eu aussi le déclin de la référence au catholicisme ou même au christianisme dans la population dite de souche, francophone ou anglophone. Ceci intervient dans un contexte où pluralisme et sécularité vont de pair, dans la mesure où le ciment commun de la vie sociale ne peut plus être une religion parmi d'autres, celle qui serait nominalement majoritaire. Rappelons que l'une des composantes de la tâche qui est la nôtre trouve depuis peu un espace scolaire dans l'éducation à la citoyenneté, mandat qui a été confié en particulier aux professeurs d'histoire dans le cursus régulier des élèves du primaire et du secondaire. Cette tâche concerne toutefois d'autres personnes que les seuls professeurs d'histoire, on s'entendra pour le dire.

L'éducation à la citoyenneté

Mais qu'est-ce donc qu'éduquer à la citoyenneté? Sans doute que c'est s'éduquer à un vivre ensemble, ce qui suppose un certain nombre d'éléments que nous avons ou que nous souhaitons avoir en commun dans une société. C'est la problématique des conditions du développement du vivre ensemble qui doit être creusée, au-delà des détails vestimentaires et autres. Nous situons vraiment la recherche présente dans un contexte d'interculturalité recherchée et souhaitée.

La citoyenneté inclut sans doute une philosophie des droits de la personne, une conception politique de l'individu et de sa participation à la chose publique, une ouverture également du citoyen sur le monde et la reconnaissance de l'égalité de tous. Je ne mettrai pas beaucoup l'accent ici sur les aspects juridiques et politiques, qui sont évidemment majeurs, pour considérer brièvement la question identitaire, en cherchant à voir comment il est possible de penser cette dimension culturelle de la citoyenneté. Nous avons besoin d'une philosophie de l'identité culturelle comme construction historique et sociale se poursuivant de manière continue.

Si nous pensons qu'il faut intégrer cette matière, l'éducation à la citoyenneté, dans un programme scolaire, c'est bien parce que nous avons des visées sociales : former des

personnes, les rendre conscientes de leurs droits et de leurs devoirs et les aider à devenir prêtes à s'engager socialement. Ces droits et devoirs sont mutuels et s'adressent à tous; nous avons le devoir de nous intégrer mutuellement les uns aux autres, et tous ensemble à notre collectif commun. Or comment un tel engagement serait-il possible sans un quelconque sentiment d'appartenance, qu'il faut savoir construire et reconstruire? Il faut que nous devenions capables aussi, dans un tel projet d'éducation, de créer les conditions qui vont permettre de développer ce sentiment d'appartenance, quelle que soit le lieu de naissance du parent ou du jeune en formation. Pour cela, il nous faut aussi collectivement avoir foi en nos institutions et en notre culture, en notre capacité d'intégrer harmonieusement des personnes aux origines diverses dans le contexte d'une culture que nous pouvons dire nôtre, le « nous » collectif étant le plus inclusif possible au départ. Notre façon de comprendre le « nous » va bien sûr être déterminante dans la façon de comprendre « les autres »; aucun acteur n'en a l'exclusivité. C'est parce que le nous comprend déjà les autres qu'il peut être ouvert d'emblée et encore davantage.

Elle présuppose une identité commune; ce qu'est celle-ci

De quelle manière devons-nous penser l'intégration à la cité commune? Cela peut-il être autour d'une identité citoyenne? Peut-on viser une intégration des différences dans l'identité citoyenne? À quel endroit passe la frontière entre l'identité commune et l'identité étrangère? Il est sans doute impossible de répondre à cette question de démarcation, puisque les frontières ne sont pas coupées au couteau. L'appartenance à une société plurielle ne peut être que plurielle, à moins de tenter de s'enfermer dans une étroite communauté. Vivre en société et non en communauté : c'est là le point d'ancrage qui me semble permettre d'éviter un communautarisme étroit, sans pour autant renoncer à nourrir l'appartenance des citoyens à la communauté politique. Nous ne voulons pas d'un conformisme identitaire étroit, qui serait étouffant pour tout le monde. Nous ne voulons pas non plus d'un multiculturalisme large et flou, soit le *melting pot* américain, soit la ghettoïsation sur la base de la sacralisation des identités communautaires. Mais il faut quand même caractériser le citoyen en lui donnant une étoffe historique et non purement conceptuelle.

Mieux comprendre son caractère construit et multiple en regardant les usages média

Il faut commencer par comprendre que l'identité culturelle est quelque chose de flexible et de construit. Ce n'est pas un bloc inamovible, donné une fois pour toutes; c'est quelque chose d'évolutif, qui est fonction des relations et des contacts que nous avons. De plus, si nous pensons à la société d'aujourd'hui, une société médiatisée où les contacts humains ne sont pas si nombreux, nous devons admettre que des choix d'entretien et de développement de nos identités culturelles sont possibles et avérés à l'âge des médias incluant internet. Nous assistons à la construction d'identités qui sont elles-mêmes plurielles, en partie par les fréquentations et en partie par la sélection de contenus média au sens large. Adoptons pour les fins de la discussion une théorie de l'entretien des valeurs personnelles à plusieurs sources, notamment dans l'univers médiatique mais pas uniquement. Les éléments que nous valorisons vraiment nous servent de principe de sélection; nous retenons des éléments qui renforcent les tendances que nous avons déjà. Cela semble se vérifier par rapport à nos fréquentations de l'univers médiatique. Prenons simplement les différents cas de figure de fréquentation de cet univers comme base de référence, sur le territoire québécois. Vous avez un individu qui vit à Montréal, lit *Le Devoir*, écoute les télés franco-québécoises, et qui écoute les séries américaines en traduction. À côté de cela, une résidente de Montréal Nord vit dans un monde culturel italien et anglophone; un résident également italo-québécois qui est son voisin de palier écoute les chaînes sportives européennes, et parle un français impeccable. Il lit le journal italien du quartier, écoute TV5 et reçoit sur son antenne parabolique la télé italienne. Pendant ce temps, dans la ville de Québec, ou à Sherbrooke, des personnes lisent les journaux locaux, écoutent la télévision locale, ou lisent la Presse; mais ce n'est pas le cas de tous les résidents de ces villes, certains lisent aussi le *Globe and Mail* ou le *Time*. Sur le Plateau, un couple écoute la télé aussi bien du côté américain que du côté franco-québécois. On peut multiplier les exemples à l'infini, mais il me semble qu'on doit au moins tirer les conclusions suivantes. À la pluralité classique chez nous, celle des communautés déjà assez anciennes, s'ajoutent maintenant de nouvelles composantes, porteuses de traditions vastes mais également ouvertes, voir *Al Jazeera*, en combinaison possible avec la presse marocaine, libanaise ou autre. Plusieurs sous-ensembles de fréquentation d'univers médiatiques existent, et probablement qu'il n'y a pas deux de ces

sous-ensembles qui sont parfaitement identiques. Il y a sans doute de grands types toutefois, qu'il faudrait mieux déterminer. Le but de cette énumération était simplement de faire comprendre que l'identité se nourrit de diverses sources. Et sans doute que les fréquentations personnelles des individus sont bien plus importantes que la composante médiatique, sauf cas d'isolement marqué.

Des êtres marqués par une histoire et des expériences

Rares sont les individus qui ne s'abreuvent qu'à une seule source d'identité culturelle, si tant est qu'ils existent. Le québécois moyen voit au moins des séries américaines en traduction, et il voit des films américains, ce qui consiste à se nourrir d'éléments qui reflètent quelque chose de l'identité états-unienne; je ne parle même pas des fréquentations internet, qui pour avoir plus de richesse doivent se dérouler en bonne partie en anglais. Le citoyen québécois d'aujourd'hui peut encore se définir comme souverainiste (et comme fédéraliste, ou confédéraliste etc.), mais quoi qu'il en soit il faut admettre que le contact avec le Canada anglais, qui dure en fait depuis plusieurs siècles sous une forme ou une autre (et seulement depuis 140 ans dans le cadre actuel) a fait de nous ce que nous sommes pour une bonne part. Le parlementarisme britannique a laissé sa marque dans nos pratiques, et on pourrait faire une liste d'éléments partagés avec le monde anglo-canadien. Et les différences? Certaines s'expliquent sans doute par notre francité, développée ici et renouvelée également par des contacts plus récents avec les citoyens français et francophones d'aujourd'hui. Il se peut fort bien donc que l'identité québécoise ait d'autres pôles, hormis le pôle franco-québécois, qui lui-même abonde déjà de références aux cultures différentes, et n'existe d'ailleurs pas autrement qu'en se définissant par différenciation d'avec ces composantes. Je me souviens du fait que les ancêtres français avaient des rapports privilégiés avec bien des nations amérindiennes, on ne le rappelle pas assez. Cela s'est vu beaucoup dans l'Ouest mais aussi vers le Sud, du temps de la Louisiane. Je me souviens aussi du fait qu'il y avait aussi des républicains dans le Haut Canada à l'époque des Patriotes du Richelieu, autre affaire qu'on passe à la trappe très souvent.

Et ce n'est encore rien dire des gens qui auront été marqué par l'Amérique latine, l'Allemagne, les pays asiatiques et bien d'autres. Sans doute toutefois que ces trois

éléments (France, Canada anglais, États-Unis) ont une importance fondamentale dans la définition même de ce qu'on entend par « la culture québécoise » aujourd'hui. J'ai peine à croire qu'on se cache à nous-mêmes cette réalité, en raison du projet politique de vivre en français, vœu que je partage évidemment. Pourtant les français arrivés depuis peu ou depuis longtemps nous diront en quelque sorte la « non francité » de notre identité; et les américains nous renverront de leur côté à notre identité française. Ce n'est pas parce que nous avons le projet légitime de construire une société francophone qu'il faut cacher le fait que l'anglais, comme langue seconde mais aussi comme contexte culturel général, est également important dans la construction de notre identité, plus qu'on ne l'admet généralement. L'environnement n'est pas quelque chose d'extérieur à nous, il nous pénètre et nous façonne, même au point de vue culturel. J'ai hâte que nous cessions de parler de l'océan anglophone, une métaphore étouffante et dépassée, parlons plutôt des individus, des organisations, des médias de langue anglaise, de la culture qui se construit en langue anglaise. On fait de la fausse représentation en cachant ces éléments à des personnes de bonne volonté, venus de pays francophones et qui ne demandent pas mieux que de s'intégrer...en se créant une image parfois faussée de ce que nous sommes.

Au-delà du cas québécois et en l'incluant, il n'est pas abusif de dire que nous sommes tous, sans doute à des degrés divers, des hybrides culturels, en fonction des relations, des séjours, des expériences vécues également. Les personnes ayant vécu à l'étranger pendant un certain temps attesteront du fait qu'elles ont été changées par cette expérience, de manière essentielle. La même chose peut se dire des contacts prolongés avec des personnes venant de pays tiers. Plusieurs peuvent en attester, nous sommes transformés par des séjours prolongés à l'étranger, et c'est loin d'être une perte ou un appauvrissement. Je suggère de repousser le repliement frileux sur l'acquis; une identité culturelle n'est telle qu'en s'ouvrant radicalement à la nouveauté et au déplacement.

Ne soyons pas non plus victimes du sensationnalisme médiatique qui se nourrit de monter en épingle des problèmes restreints, espérant y trouver matière à reportages. Rappelons plutôt les responsabilités d'une presse critique capable d'élever le débat public à un niveau qui nous fasse collectivement honneur, comme elle sait également le faire.

Le transculturel comme espace d'échange et de communication

Une conception *transculturelle* de l'identité s'appuierait sur certaines valeurs estimées incontournables, mais cela suppose d'accepter le pluralisme social qui existe déjà, parce que ce sont ces porteurs pluriels qui doivent échanger et reconnaître ensemble des valeurs. Mais pourquoi parler de transculturalité? Quand il s'agit uniquement de culture d'accueil et d'intégration, et d'un modèle multiculturel, nous avons le plus souvent pour référent des identités culturelles supposées bien identifiées et repérables. Or on nie alors toute la pluralité d'une vie sociale différenciée chez les peuples considérés. Nous supposons et disons qu'un tel est un québécois de souche, l'autre est juif, un troisième est musulman, le quatrième est un anglophone canadien, l'autre est un français et j'en passe. Ayant dit cela, on est censés avoir tout dit. Or dans la vraie vie, notre identité est moins monolithique que nous ne le disons parfois. Cela n'existe pas, « le » juif, « le » canadien anglais, « le » musulman, pas plus que « le » québécois ou « le » canadien français. Il s'agit toujours de groupes tout à fait pluriels.

On s'accorde le plus souvent pour estimer que le multiculturalisme, c'est un simple vivre ensemble qui respecte les différences et tend à préserver les communautés dans leur identité, ce qui risque de former des communautés cloisonnées. En revanche, une théorie de l'interculturel a plutôt tendance à créer des passerelles, à amorcer des dialogues ou échanges entre les cultures, à penser la relation entre les cultures dans leur différence. L'idée de transculturalité parlerait des passages qui interviennent dans les échanges, ou qui doivent intervenir. Nous sommes alors en train de retrouver dans le domaine des questions culturelles de ce qu'est la transdisciplinarité pour le domaine des disciplines, voir Edgar Morin, Basarab Nicolescu et Julie Thompson Klein.² Dans ce dernier domaine, elle indique le souhait de reconnaître le sens et l'intérêt de plusieurs disciplines, quelques fois elle désigne une pluralité de niveaux de réalité non réductibles à un seul niveau, ainsi que l'idée de viser ce qui dépasse les disciplines et se situe entre elles, visant un réel qu'aucune discipline ne peut parfaitement circonscrire. Certes, les cultures ne sont pas des sciences ou des approches disciplinaires, ce sont des réalités bien plus vastes et riches, l'analogie a donc ses limites. Mais si nous conservons l'analogie pour nous aider à penser, la transculturalité désignerait l'espace de notre culturalité

² Julie Thompson Klein, *Interdisciplinarity*. Minneapolis, University of Minnesota Press, 1998.

partagée précisément en tant que nous nous reconnaissons dans l'autre et permettons à l'autre de se reconnaître en nous-mêmes, ce qui passe forcément par des échanges, des transactions, des relations concrètes de communication effective avec des personnes. Il s'en suit que s'il n'y a pas de vrais échanges, il n'y a pas de transculturalité. Je parlerais aussi de pluriculturalité, cette fois pour désigner le fait qu'un même individu peut avoir en partage, à des degrés chaque fois variables, une pluralité d'univers culturels.³ Nous sommes pluriculturels en tant que marqués et imprégnés d'une pluralité d'éléments culturels; nous serions transculturels dans la mesure où nous sommes ouverts constitutivement et en effet à la culturalité qui se présente à nous sous plusieurs aspects différents. Dans un cas comme dans l'autre, chaque citoyen a aussi pour tâche de refaire ce qui existe déjà, soit l'unité de son expérience culturelle pourtant riche et multiple.

Dans le cadre d'un projet de recherche portant sur l'éducation à la citoyenneté, soutenu par le CRSH, nous travaillons avec des professeurs du secondaire en histoire; l'écoute et l'analyse de leurs contributions ont montré qu'en fait, ces personnes sont tout à fait conscientes de la pluralité des sources de l'identité culturelle aussi bien de leurs élèves que d'elles mêmes, et que c'est à partir de cette pluralité concrète qu'il faut savoir construire l'éducation à la citoyenneté. On ne pourra entrer ici dans le détail de ces contributions.⁴ D'une part, les personnes ont une conscience plutôt vive de leur immersion dans une pluralité de cultures, à l'intérieur d'elles et chez les jeunes (la culture américaine) mais aussi dans les sources mêmes de l'éducation à la citoyenneté (États-Unis, Angleterre, un peu moins la France mais elle est là). On peut les voir comme irrémédiablement marqués par la pluriculturalité dont j'ai parlé plus haut. D'autre part, les partenaires discutent clairement d'ouverture, de nécessité d'accueillir la culture d'autrui, ce que j'appelle la transculturalité.

Mais il faut ajouter également que rien de tout ceci ne sera concrètement possible si nous ne créons pas davantage d'espaces d'échange et de communication entre les personnes. Pensons à des projets de quartier, qui pourraient se construire au plan régional

³ Pour plus de détails, voir le document suivant de votre serviteur, à paraître bientôt dans la revue *Vecteur environnement* : <http://www.usherbrooke.ca/observatoire/observatoire/recherche/transdisciplinarite.pdf>.

⁴ Voir A. Létourneau, « L'idée de transculturalité en éducation à la citoyenneté au secondaire », dans F. Jutras (dir.), *Les exigences de l'éducation à la citoyenneté*. Ste-Foy, PUL, 2008.

ou municipal. Le transculturel n'existe et n'existera pas ailleurs que dans des attitudes et des actes concrets d'échange et de communication entre des personnes et entre des groupes de personnes. Il est certain que ceux et celles qui ont choisi de venir vivre ici ne demandent pas mieux qu'à y être accueillies et intégrées doucement, en prenant le thé ou en faisant autre chose. Il n'en tient qu'à nous d'y consacrer les énergies et les ressources requises. Je ne puis qu'être bref sur cette question, mais il est évident que si nous voulons que des sélections deviennent mutuellement possible dans une pluralité de groupes ayant des caractéristiques différentes, ces personnes ont besoin d'être en contact les unes avec les autres. De cette tâche, tout ne revient pas à l'État; le phénomène de l'intégration progressive ne se fait pas par décret unilatéral et par la force. La société civile, et les acteurs singuliers ont aussi leur rôle à jouer, rôle qui est irremplaçable.

Alain Létourneau
Directeur, département de philosophie
Université de Sherbrooke